Document generated on 08/09/2025 9:27 a.m.

Québec français

Nouveautés

Number 165, Spring 2012

URI: https://id.erudit.org/iderudit/66448ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(2012). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (165), 4–16.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ANTHOLOGIE

ANNIE ERNAUX
Écrire la vie
Gallimard, Paris
2011, 1 087 pages
(Coll. « Quarto »)

L'année 2011 aura été faste pour Annie Ernaux : d'abord, *L'autre fille* et *L'atelier noir*, ensuite ce monumental recueil de douze des dix-sept livres de l'auteure, dont les renversants *Armoires vides* (1974, son premier, sur sa jeunesse en Normandie, qui avait été accepté par Grasset et Gallimard), *Une femme* et *Je ne suis pas sortie de ma nuit* (1987 et 1997, sur la mort de sa mère, atteinte de la maladie d'Alzheimer), *L'événement* (1997, le journal de son avortement), *Passion simple*, *Se perdre* et *L'occupation* (1991, 2001 et 2002, traitant de son amour obsessionnel pour des hommes plus jeunes, journaux émouvants de « ce principe, merveilleux et terrifiant, de désir, de mort et d'écriture » (p. 701).

Qui connaît l'œuvre de l'écrivaine sait que ses romans, tous basés sur des faits réels de sa vie, ne versent pas dans le genre léger. Toujours, il s'agit d'un événement marquant la vie de l'auteure et de ceux qui l'ont entourée, sa mère surtout, à qui elle doit ses livres : « l'écriture me vient d'elle, qui n'a jamais écrit » (« Journal intime», non publié, mars 1996, cité p. 74). Son père est un homme renfermé, doux – qui a pourtant voulu tuer sa femme (*La honte*, 1997). L'écrivaine a dû se séparer de son mari, Philippe Ernaux (son nom de jeune fille est courant au Québec, Annie Duchesne), incapable d'assumer ses fonctions au sein de la famille (*La femme gelée*, 1981). Dès lors, ses deux fils, David et Éric, sont « les seuls êtres pour lesquels j'ai l'impression que j'accepterais de mourir, à leur place » (p. 98). Et puis, il y a les hommes qu'elle a rencontrés et aimés jusqu'à la folie, sans oublier ses camarades d'études (elle ne parle pas de ses professeurs), les villes où elle a vécu, Yvetot en Normandie, Boisgibault dans la Nièvre, Annecy et, enfin, Cergy, une cité créée de toutes pièces à une quarantaine de kilomètres de Paris.

En 1990, elle note encore : « Je ne travaille pas sur des mots, je travaille sur ma vie », alors que, onze ans plus tard, le doute la torture et lui fait demander : « Et si croire que je suis venue au monde pour écrire était une pure construction ? Au fil des années ? » (p. 101). La lucidité, la véracité de cette écriture implacable face au sujet central de ses textes – Annie Ernaux – ont déplu à certains critiques qui l'accusent de nombrilisme, alors que le milieu universitaire accueille volontiers l'intelligence, le détachement apparent du sujet qui marquent chacun de ses livres. Les textes brefs d'Ernaux se lisent comme des romans mais sont en réalité le résultat du travail d'une chirurgienne qui excise une tumeur cancéreuse. C'est pourquoi ses livres ont valeur de documents scientifiques, plus particulièrement de témoignages d'intérêt sociologique et historique, couvrant la période mouvementée de 1940 à nos jours. Ceux qui l'accusent de manquer d'émotions contredisent les lecteurs se sentant prisonniers de l'univers déployé par l'écrivaine. Ainsi, son premier roman commence par la pose d'une sonde, servant à l'avortement, avec une description minutieuse de réactions physiques et la révolte de celle qui accuse l'hypocrisie de son temps, la pénalisation de l'avortement, le pouvoir de l'Église, celui des hommes. Deux pages plus loin, nous plongeons dans le quotidien des parents d'Annie Duchesne, épiciers, un « milieu modeste », comme on dit, bigot et frondeur à la fois, avec d'innombrables détails dont l'« assemblage [...] fait ma vie et non un roman » (p. 64). Il s'agit d'employer une « écriture plate [qui] me vient naturellement » (p. 442), mais capable de pousser le lecteur jusqu'à l'extrême indignation du sort de la narratrice et, avec elle, de celui des femmes pendant les années 1960 et au-delà.

Pour Ernaux, il ne s'agit pas tant de dénoncer l'injustice sociale, mais de provoquer la juste colère chez l'autre, de faire appel tant à son intelligence qu'à son émotivité. Ce qui est donné à peu d'auteurs.

HANS-JÜRGEN GR

ESSAI

GILLES MARSOLAIS
Cinéma québécois. De l'artisanat à l'industrie
Tryptique, Montréal
2011, 315 pages

Le critique de cinéma Gilles Marsolais rassemble, dans *Cinéma québécois. De l'artisanat à l'industrie*, des textes dispersés, parfois inédits, publiés un peu partout, notamment dans des revues maintenant disparues, depuis les années 1970. Ce recueil, où on sent toute la passion de l'auteur pour le cinéma québécois et pour le Québec lui-même, montre que Marsolais a vécu le cinéma québécois comme une aventure, à fond. Le titre de son ouvrage de 1975 l'exprime d'ailleurs de manière éloquente.

Si un plus grand soin avait été apporté au produit fini, *Cinéma québécois* aurait pu devenir un ouvrage plus précieux. Tout se passe comme si la mise à jour du contenu n'avait pas été faite de la meilleure manière possible. Plusieurs textes ont subi des modifications, ce qui n'est pas indiqué uniformément. Souvent, la frontière entre le texte actualisé et celui qui ne l'est pas est donc difficile à cerner. Il aurait pourtant été intéressant de mieux saisir l'évolution du propos de Marsolais avec les années, mais les lecteurs se voient privés de cette possibilité. Ainsi, lire une conférence sur la culture québécoise qui s'adresse aux Allemands et qui date de 1995 devient gênant quand le texte se transforme en une prise de position dans le dossier des accommodements raisonnables. On se demande donc fréquemment : le « je » qui parle est-il de 2011 ou d'avant ?

L'aspect répétitif de l'ouvrage constitue un autre irritant. On comprend que, dans le contexte des publications d'origine, l'auteur ait souvent senti le besoin de résumer sa pensée, vu l'espace limité, mais cette accumulation de résumés crée rapidement une

monotonie, qui aurait sans doute pu être gommée au moment de la constitution du recueil. Ajoutons le problème des notes de bas de page, qui omettent de préciser (ce qui aurait été utile) que les textes auxquels elles renvoient sont maintenant parfois inclus, en version modifiée, dans le recueil qu'on est en train de lire.

Reste certains textes intéressants, dont en particulier les entrevues passionnantes menées avec Michel Brault, Denys Arcand et le regretté Francis Mankiewicz. Ces réalisateurs nous livrent des réflexions honnêtes, très

éclairantes sur les aléas de leur métier. C'est dans ces articles de plus longue haleine que soudain, nous rêvons au cinéma comme si nous y étions, nous sommes envahis par l'exaltation. On se met à imaginer qu'un recueil d'entrevues de Marsolais, où le cinéma serait raconté par ceux qui l'ont fait, serait une lecture délicieuse.

DAVID RANCOURT

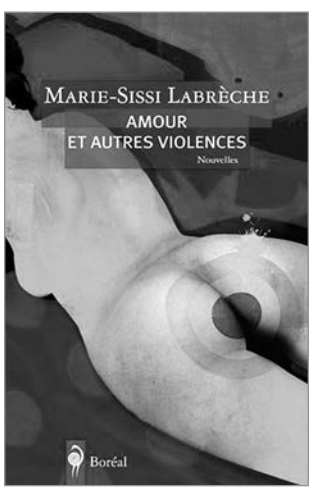
NOUVELLE

MARIE-SISSI LABRÈCHE
Amour et autres violences
Boréal, Montréal
2012, 164 pages

Depuis la sortie de son dernier livre, Marie-Sissi Labrèche a rencontré presque tous ceux qui tiennent une chronique littéraire dans les médias. À maintes reprises, on a souligné son rire nerveux et son élocution rapide. Sa spontanéité décontenance. Mais elle l'a écrit, elle l'a répété et ce fut porté à l'écran : elle est *boderline*. Ce désordre entraîne parfois des comportements que l'on accole au superlatif « hyper » et, disons-le, *Amour et autres violences* est un livre hyper « dur ». Dur dans le sens de : « Allez, raconte quelque chose de trashy… » (p. 13). Dur dans le sens de moralement douloureux, lorsqu'on est quelqu'un qui a le sentiment de ne pas avoir le droit d'exister, sauf entre les jambes… Si, en parcourant le quatrième de couverture, la notice de l'éditeur vous a échappé, il vaut mieux savoir que ces nouvelles s'adressent à des lecteurs avertis…

Le volume rassemble onze textes parus dans différentes revues et une primeur. « Canne et étoiles », la publication la plus ancienne et l'une des histoires les plus âpres du recueil, fait le récit de la relation cauchemardesque instaurée entre un handicapé pervers et une jeune fille tombée sous sa coupe. Je pense qu'il faut être blindé ou blasé pour échapper totalement au malaise qui s'installe à cette lecture, mais, en 1995, ces quelques pages définissaient déjà la spécificité du style de leur auteure : saignant et fulgurant. « Travelling », la nouvelle la plus récente et la seule inédite, met également en scène une femme qui se plie aux caprices d'un homme. Toutefois, la narratrice s'amuse ici à divertir son mari insomniaque en lui racontant une fantasmagorie sexuelle absolument surréaliste. L'histoire, qui se termine sur une note humoristique des plus terre-à-terre, profite d'un effet de distanciation bienvenu, un léger recul gagné avec les années.

Constante dans ses thèmes, Labrèche reproduit à plus petite échelle les scénarios entrecroisés développés dans sa trilogie romanesque : les affres d'un lourd héritage – la maladie mentale, les rapports éprouvants avec une mère qui en est atteinte, une sexualité exacerbée et jamais assouvie, une quête d'amour frénétique et son corollaire obligé : la peur du rejet. Le véhicule de la nouvelle lui permet de jouer avec la forme, comme dans « Relation à vide » par exemple, un texte écrit d'une traite avec pour seule concession les alinéas des paragraphes. Dans ce récit, une jeune fille tente vainement de s'extraire d'une relation malsaine, « combien de fois s'est-elle murmuré : ce n'est pas sain tout ça, ce n'est pas normal tout ça, mais chaque fois elle a recommencé, toujours plus, toujours plus loin… » (p. 108). Ce noir canevas se dissipe à la fin du



recueil avec le coup de chapeau de l'écrivaine à l'endroit des lieux qu'elle chérit. « Mon Montréal à moi », théâtre d'expériences déterminantes, est une ode enthousiaste et magnifique qui montre qu'un greffon radieux et bien portant peut également se développer dans l'œuvre de Labrèche, une écrivaine qui se distingue par son style *full-contact* et son imaginaire exalté.

GINETTE BERNATCHEZ

J.M.G. LE CLÉZIO
Histoire du pied et autres fantaisies
Gallimard, Paris
2011, 347 pages

La plupart des textes réunis ici tombent plutôt dans le genre « novella », comme celui qui a donné le titre au livre. Ce qui revient à dire qu'il s'agit de longues nouvelles ou de romans trop brefs pour être publiés séparément. Presque toujours, l'amour se met de la partie, un amour hors norme ou coupable, où la femme va payer la note pour quelques instants de bonheur, avec ce souvenir qui grandit dans son ventre, souvenir encombrant, à la fois détesté et indispensable, puisqu'il représente l'unique preuve que l'épisode le plus important de la vie d'une femme a existé. Ainsi, Ujine, personnage principal de la nouvelle éponyme, est tombée amoureuse de Samuel, petit employé de banque, grand, fort, séduisant et insaisissable, séduit par cette belle fille métisse dont il n'aime que le corps. Quand elle se rend compte de son état, de l'impossible vie commune avec le père, elle passe par tous les stades angoissants de la fille-mère, avortement offert par la gynécologue, abandon de l'enfant, son adoption – ou le garder, sans savoir de quoi sera fait l'avenir, ni le sien ni celui de la petite Eulalie. Ou encore, c'est le fœtus qui, arraché du ventre, rappelle la mort de la mère : « Non loin d'elle, les bottes des soldats ont laissé des traces dans la clairière, l'armée de violeurs, les assassins. […] Pas même né(e), n'ayant pas tué ma mère à ma naissance, mais jeté(e) au néant, à la terre, à la fosse, arraché(e) à l'air. Excisé(e) du temps, pour toujours dans le ciel cotonneux où mon nom est personne » (« Personne », p. 326).

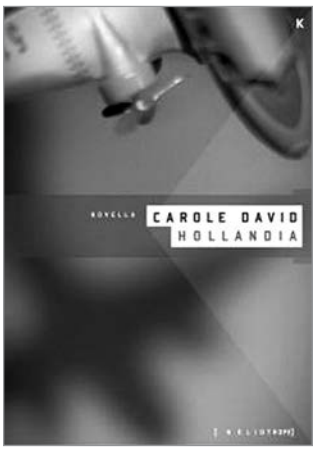
Souvent, les lieux restent indécis. Nous sommes peut-être à Paris ou dans un pays en pleine guerre civile, au Sierra Leone ou au Liban. Une des nouvelles les

plus bouleversantes demeure « L'arbre Yama », où Mari, petite Africaine et amie d'une écolière d'origine libanaise, sauve cette dernière en lui offrant l'ultime refuge devant les meutes de pilleurs, violeurs, voleurs, assassins de Charles Taylor avant que celui-ci n'abandonne le pouvoir. C'est un immense arbre creux où la mère de Mari l'avait mise au monde, arbre totémique et gardé par une hyène fantomatique, protégeant les deux fugitives des hordes meurtrières, jusqu'à la fin de la guerre. Quand elles peuvent enfin sortir de Yama, « les vieilles femmes se cachaient le visage, croyant apercevoir des fantômes, les revenantes de celles que les miliciens avaient violées et massacrées à coups de sabre d'abattage, enterrées dans une clairière au milieu de la forêt » (p. 151).

Avec ces nouvelles, Le Clézio demeure fidèle à lui-même, dénonçant la violence, surtout celle qui est faite aux femmes, déplaçant les événements sur

un autre continent : l'Afrique. Il sait que sa lutte n'aura jamais de fin, que les injustices, les massacres n'arrêteront pas avec ses livres. Mais il continue son travail, malgré l'inévitable découragement. Il est fort probable que, de même que ses romans, ses nouvelles ne changeront pas les mentalités, mais sa voix sera entendue, à force de répéter son message dérangeant.

HANS-JÜRGEN GREIF



NOVELLA

CAROLE DAVID
Hollandia
Héliotrope, Montréal
2011, 91 pages

Le roman court existe depuis longtemps, mais l'étiquette *novella*, en tant que genre littéraire ou en tant que format, a récemment fait son apparition sur les rayons de nos librairies. Carole David, qui a déjà touché à la poésie, à la nouvelle et au roman, nous en propose une qui lui a été soufflée par le degré de virulence de la guerre et les liens obscurs qui nous unissent les uns aux autres.

De toute évidence, les hommes goûtent mal la paix et leurs dispositions belliqueuses les entraînent dans des combats perpétuels. *Hollandia* tend un fil historique subtil entre Max, un adolescent qui se défoule en jouant à des jeux vidéos violents, son père, un Américain qui s'est enfui au Canada afin d'échapper au Vietnam, et Joanne, sa mère, dont l'imaginaire a été marqué par les exploits légendaires de son oncle Phil disparu pendant la Deuxième Guerre mondiale et l'angoisse d'un père obsédé par la guerre froide.

L'histoire s'instaure dans le chaos. Alors que Joanne revient d'un rendez-vous chez le médecin, elle découvre que sa maison a été cambriolée et que son fils s'est volatilisé. Max vit à la périphérie de la délinquance depuis un moment et sa mère s'inquiète surtout du sort navrant qui le guette s'il était arrêté avec ce qui leur appartient. Le jeune homme aurait-il tenté de rejoindre son père dans le Maine ? Puis, les bijoux de Joanne réapparaissent chez un prêteur sur gages, mais Max reste introuvable et Rachel, sa dernière petite amie, n'apporte aucun secours. Joanne, qui croyait s'être rapprochée de son fils l'été précédent, ne sait plus que penser. Pour le lecteur, le suspense tire cependant à sa fin.

La narration, faite d'allers-retours dans le temps, garde les apparences d'une enquête policière, pourtant il s'agit davantage d'une quête existentielle : celle que Max poursuit afin de délaisser l'écran virtuel pour être en phase avec la réalité. Bardé du jusqu'au-boutisme que lui confère son âge, Max « est à la recherche de ce qui est enterré au fond de son âme » (p. 73).

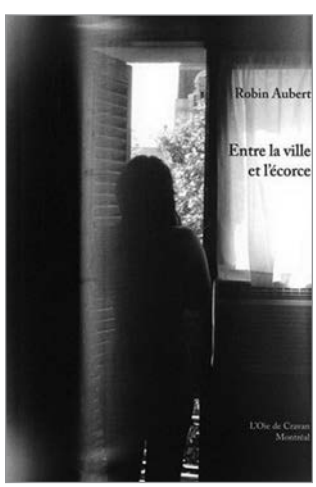
En dépit de l'étendue de sa proposition, David parvient à circonscrire son sujet en peu de mots en usant de phrases courtes et solides. L'histoire « circulaire » qu'elle nous raconte conserve un certain flou poétique, mais elle reste tangible, même si ses personnages ne se dévoilent pas entièrement. Les images qu'elle dessine, en choisissant un vocabulaire connecté au monde de la guerre, s'impriment en nous. *Hollandia* offre une belle heure de lecture qui nous emporte plus loin qu'il n'y paraît.

GINETTE BERNATCHEZ

POÉSIE

ROBIN AUBERT
Entre la ville et l'écorce
L'Oie de Cravan éditeur, Montréal
2011, 121 pages

Chez Robin Aubert, soleil, vent et ciel appellent une mémoire qui foisonne d'images gorgées de poésie et devenues les témoins mémoriels du poète qui affirme le passé comme un homme de cœur confirme son désir de vérité : « Nous étions beaux ◦ Pleins de rêves ◦ Et d'espoir surtout […] Nous étions là ». L'évocation touche les premières amitiés vécues avec « le rêve dans nos têtes », la ville de l'enfance devenue « un feu d'artifice gelé » telle une patrie à jamais choisie, les animaux que l'on égorge pour « [l]e rouge et la mort », les rangs de campagnes où « [l]a lumière rentre de tout bord tout côté », « la forêt ◦ et le doute » dans l'amour de Julie qui revient et reviendra toujours, l'automne et « [l]a couleur flamme des mélèzes ◦ [e]t le gris vieillard des nuages ◦ […d]ans un champ rouille ◦ […c]omme une toile de Riopelle », l'angoisse qui commande de « [c]racher du sang » pour ne « [p]lus rien entendre », la mère à rassurer à partir du bout du monde pour mieux revenir vers elle avec « des épices et des fruits ◦ [d]e pays étrangers », courir alors « que les oiseaux prennent toute la place » dans les arbres, découvrir



un soleil de plomb « comme un grand diamant » concentré à nous épier, regarder une « équipe de tournage qui termine un tournage » comme une *vue* que nos grands-pères décédés ne verront jamais, revoir encore le soleil dans l'amour infatigable « comme on fait la vie ◦ à plein fouet », vivre à deux les naissances de chevaux en pleine nuit et comprendre que « la naissance vaut toutes les morts », et puis imaginer soi-même le bois défait des granges sur le point de s'écrouler comme des phénix en manque d'inspiration, les satellites à la perfection inimaginable presque comme des cruautés flottantes, les gars et leurs éternelles poignées de mains sur le côté qui claquent comme des portes battantes fixées dans des demeures encore debout malgré le feu, les perséides endiablées de juillet, la folie de l'amour mais la belle seulement, le souvenir du père, le souvenir de la mère, le Nord et tout le territoire aimé. Robin Aubert capte chaque instant comme un chasseur d'éternité et donne à penser qu'un jour les enfants seront nécessaires, car « ce n'est qu'une question de temps ◦ avant que tout ◦ redevienne comme avant ». Sa poésie découvre la force de la nature, de la matière et de l'amour de la vie.

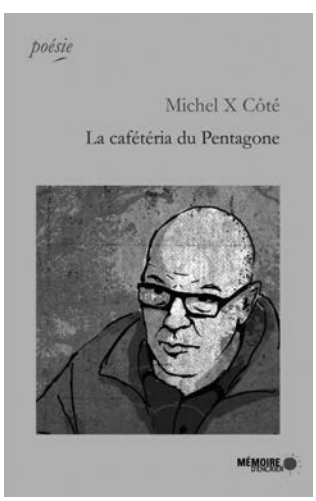
JEAN-FRANÇOIS LEBLANC

MICHEL X CÔTÉ
La cafétéria du Pentagone
Les Éditions Mémoire d'encrier
Montréal, 2011, 55 pages

La poésie de Michel X Côté, « [d]es profondeurs de la terre ◦ au plus noir du ciel », construit un berceau verni du sang foncé des rivières dans lequel s'endorment toujours les hommes et les femmes des siècles d'autrefois. Son lyrisme habite « au fond des forêts pluvieuses ◦ et dans la flamme vacillante ◦ des lampes de pierre » et il parvient à respirer, à ressurgir au cœur même du monde, à dénoncer l'aisance avec laquelle on renie la mémoire, malgré le fait que « les

vieux deviennent fous » et que « hurlent aux fenêtres hautes º des centrales d'obscurité ». Ses présages sont coupables de vérité, arrachés et transformés en poèmes par le corps de celui qui regarde la nature à défendre avec l'arme qu'il n'apprend plus à manier tant celle-ci complète désormais sa vie. Seul dans la nuit de la forêt « où le cœur de la terre veille », les yeux remplis de cette poussière de pierres concassées, broyées avec la hargne des multinationales aux symphonies d'inconséquences insupportables et stridentes, jouées dans l'aveuglement volontaire de l'impunité politique qui les encercle comme les empereurs de la peur protègent les assassins, le poète sait que « ce monde est notre seule demeure » et que sa vérité est au cœur de sa beauté. « Puisqu'il s'agit d'être présent au monde, encore faut-il avoir la volonté de ne pas trahir sa vérité, de fouler le territoire sans tricher », et ainsi être touché par le puissant « sentiment du lieu » qui glisse sur la peau de l'humain comme le canot sur les lacs de l'Abitibi-Témiscamingue ; désirs et violences – immergés dans cette couleur or qui nous plaque contre la folie, ouvrant les jambes de toutes les vallées, débauchant toutes les montagnes, explosant tous les sols – désirs et violences toujours et encore se poussent l'un et l'autre dans le delta des défrichages tranquilles, des terres éventrées devenues des gueules béantes et dépourvues de cordes vocales, ne laissant échapper aucune autre voix que celle de la fièvre du pouvoir qui viole le territoire et la mémoire comme « un silence liquide et empoisonné º s'abat sur le Nord ».

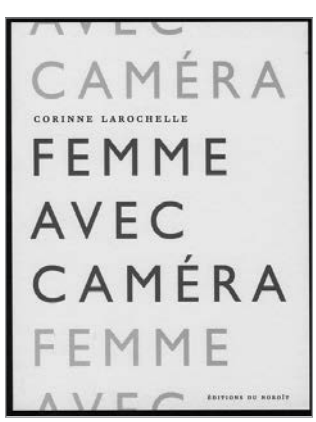
JEAN-FRANÇOIS LEBLANC



MICHEL GUAY
Le roman de la réalité
Éditions de l'Hexagone, Montréal
2011, 101 pages

Entendre, revoir, quitter, perdre, éclipser, détruire, redire, approfondir, user, aimer, voir, écrire et mourir ; il ne s'agit là que de quelques-unes des réalités de l'existence incarnées dans ce recueil occupé par « les contours du réel », ces frontières taillées en poèmes qui viennent rassurer les désespérés comme le font les figures fortes des tribus. Michel Guay écrit « la nécessité de s'oublier », affirme « [qu]'il y a encore un peu de liberté º dans un peu de réalité », confirme que « le vide se brise contre la peau » et que nous aimons malgré nous, parfois, « l'insoutenable arrogance de la beauté ». Mélodie mélancolique dont les mouvements cherchent la forme d'une douceur, et qui l'atteint, son recueil traverse les mines de la peur existentielle pour mieux ressortir au grand jour et braver les silences des nuits aux solitudes invariables, peuplées de souvenirs amoureux que l'on doit consentir à porter en soi-même : « que dires des mélancolies º des vieux réflexes º sensibles aux moindres impatiences º dans la nuit º silencieuse à toute vitesse ». La poéticité de cette œuvre renverse la vie et nous réalise dans sa lecture ; la forme du recueil passe des vagues de la versification à l'océan de la prose, prose puissante, qui se déploie dans les parages sauvages du risque d'aimer par lequel l'existence prend son seul véritable sens, dévoile sa vérité la plus essentielle, s'offre aux regards des êtres humains comme une réalité : « La mer. Le bruit de la mer la nuit. Le sable le long de la mer la nuit. Le vent la nuit. Et puis toi couchée dans les vagues qui me dis ce que c'est que la nuit. Toi qui me dis : c'est la nuit. […] Je continue, comme tu vois – *comme tu vois ?* –, de t'aimer. Je t'aime, mon amour, je continue de t'aimer […] Qui avons-nous été, mon amour ? ». La réponse nous parvient comme une aurore : « Des fragments de réalité ».

JEAN-FRANÇOIS LEBLANC



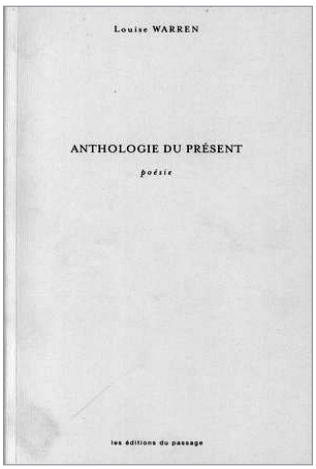
CORINNE LAROCHELLE
Femme avec caméra
Les Éditions du Noroît, Montréal
2011, 71 pages

Elle attendait de tout saisir, « coupée du monde º par d'immenses yeux verts ». Avec une délicatesse intelligente, le lyrisme de Corinne Larochelle épouse les yeux de Diane Arbus ; immense patience jazzée qui coule le long des joues comme une encre pleurée par la beauté, sa poésie éveille le corps, dépêche le cœur, offre le goût de revoir ce qui nous excite : partager « l'ambition légitime d'accoster des corps ». « Elle voit tout : la solitude, l'étrangeté, une femme avec un chapeau trop grand pour elle, un homme seul, la douleur de vivre à la pointe de l'os », et nous déambulons au cœur des parcs cerclés de badauds méritant l'éternité. Parfois la parole s'active entre les inconnus, cherchant à braver l'impensable anonymat devenu le piège de l'urbanité, « dans la foulée le mot *amour* º le mot *étoile*, le mot *route*. º La vie elle-même devient hors champ », et nous restons fidèle à ce recueil qui revisite le soleil du flâneur « détaché de la couleur ». Parfois, le poème ébauche une vérité pure, accrochée à l'évidence du travail de reconnaissance mené comme une marche au travers des lieux passés de Diane Arbus, et ce, parce que Larochelle sait apprendre la vie des autres, avec le doigté précis qui capte l'éternité en un clin d'œil pour en déployer le souffle. « Elle trie les possibles pour arriver à la terre de l'amour » et nous restons pantois, car « [t]oute cette chimie des atomes qui engendre le territoire » nous reconduit en notre corps qui dicte ses dépendances. « À ce moment de l'aube, en général, nous essayons d'y voir clair » et, devant l'œuvre et la tragédie de Diane Arbus, Larochelle « ajoute une respiration, de la couleur » et une envie d'aimer.

JEAN-FRANÇOIS LEBLANC

LOUISE WARREN
Anthologie du présent
Les éditions du passage,
Outremont, 2012, 232 pages

Louise Warren écrit : « Je vis dans la mémoire, cette première écriture intérieure », alors que nous arrivons à notre tour dans la précision réelle du présent à laquelle nous convoque sa poésie. On regarde le jour qui se répand dans des éclats d'éternité rassemblés dans le



cœur de cette *Anthologie du présent* comme on creuserait un océan à la pelle sans s'épuiser. Toute la réalité disponible retrouve la virtuosité des liaisons. Les poèmes s'engendrent dans des appels formels multiples, tous travaillés avec la minutie du calme : « une averse tombe º une fatigue s'épuise º vaste et légère º près du cœur ». L'écriture se condense, s'arrime de tout son corps à la gravité de la matière, réifiant notre appréhension du monde et de ses contraintes, chassant les demandes d'appartenances à nos passions mortes, à nos exploits défaits, à nos sourires emportés dans la mémoire de ceux qui nous ont quittés. « Ainsi se crée un rythme, une tristesse sauvage, un abandon, car la matière du temps compte autant de degrés à franchir que d'atomes, de mardis, de portes », tandis que nous demeurons emmurés en nous-mêmes, à distance et en rupture de ce temps inépuisable qu'est le présent, vortex millénaire et immortel. Nous restons à côté de cette machine qui actionne tous les rouages qui nous guettent dans l'attente de nous découvrir morts. Et la seule histoire qui rend cette vie possible surgit alors dans le fait d'aimer, seule dimension où « l'infini se dévoile ».

JEAN-FRANÇOIS LEBLANC

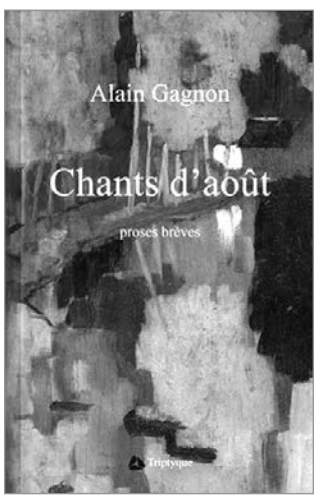
PROSES BRÈVES

ALAIN GAGNON
Chants d'août
Triptyque, Montréal
2011, 82 pages

Alain Gagnon est un auteur chevronné originaire de Saint-Félicien. Son œuvre abondante lui a valu de nombreuses récompenses et il est considéré comme un écrivain important de la Sagamie–Côte-Nord. L'automne dernier, il signait *Chants d'août*, un recueil de proses brèves qui reconduit un projet d'écriture plus vaste comprenant *Ces oiseaux de mémoire*, *L'espace de la musique* et *Les versets du pluriel*.

« Ce monde existe pour que les enfants le trouvent beau. Sans leurs regards, le monde existerait mal, et Dieu devrait tout recommencer ». Mais c'est également le regard émerveillé du poète qui transfigure le monde. La prose incandescente et raffinée de Gagnon nous dessille les yeux sur la magnificence du spectacle de la vie. « Ce soir, une pluie tiède mène la joie, modère la marche qui relie les réverbères entre les samares de frêne. Nos pieds les foulent sans hâte ». Des mots qui illustrent un désir d'accueillir le meilleur de l'instant.

Ce recueil éclectique reste essentiellement du côté de la nature. Sans tristesse, plutôt



imprégnée d'une langueur tranquille, la première partie éponyme réunit sept fragments qui s'insinuent au cœur de l'été qui s'achève. « En août se déploient les jaunes de la joie pleine. […] Ce mois pose en soi les regrets, comme on pose à la chasse les appeaux ». Puis viennent trois poèmes découpés en versets : ceux des animaux à la cave et au jardin, de la mort banale et triomphante, et de la joie que tempère la pluie. Ils seront suivis d'un récit aérien, « Le dire de Trixie », qui raconte l'histoire d'une fillette envoûtée par le spectre qui hante l'île dans laquelle elle a vu le jour. Gagnon se livre ensuite à quelques réflexions sur l'acte d'écrire avant de nous proposer, pour clore son recueil, une adaptation d'un poème de Samuel T. Coleridge : « Le chant du marin sans âge ».

« Il est dans la nature du poème de nager en marge du texte. Il vaut par son appartenance à la marge. Ne lui conviennent ni la grève ni l'abîme ». Gagnon, qui fait son miel de ses pérégrinations non conformistes, assume avec bonheur la liberté de plume qu'il s'octroie.

GINETTE BERNATCHEZ

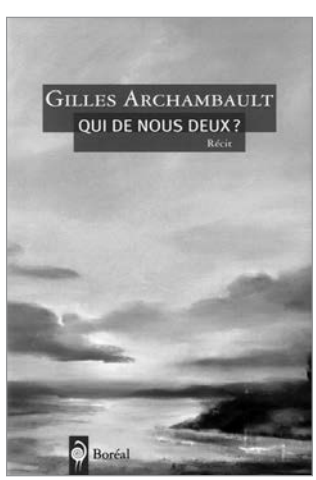
RÉCIT

GILLES ARCHAMBAULT
Qui de nous deux ?
Boréal, Montréal
2011, 128 pages

Dans son œuvre de fiction, Gilles Archambault nous a souvent présenté des couples à la dérive ou désunis. Or, les personnages désenchantés qu'il a imaginés au fil des ans auraient eu tout à apprendre du couple qu'il a lui-même formé avec sa femme pendant plus d'un demi-siècle. À son décès, Archambault a ressenti le besoin viscéral de parler de sa compagne. L'homme n'espérait pas trouver dans son récit une forme de consolation, mais, comme il le souligne lui-même, un écrivain ne peut réagir qu'en écrivain, même quand il ne lui reste qu'« un goût pour la survie ».

Avec des mots d'une simplicité franche et émouvante, *Qui de nous deux ?* relate « son » histoire d'amour. Une histoire qui, sur la pointe des pieds, a su se hisser au-dessus des contraintes du quotidien. « Sans rien amplifier », avec pudeur et délicatesse – pouvait-on s'attendre à une autre approche de la part de cet auteur ? –, Archambault se remémore sa rencontre avec celle qui est devenue sa femme. Il évoque les débuts de leur vie commune, l'arrivée des enfants, les petits bonheurs partagés, les écueils du mariage et les heures difficiles passées auprès de sa conjointe lorsque la maladie qui devait l'emporter s'est installée à demeure. Sous l'éclairage fantomatique du déni, il effleure aussi « l'après », façonné par les souvenirs, quelques regrets, le doute et la solitude.

Même si leur auteur s'en défend un peu, ces pages composées au



cœur de la désolation restent un hommage à celle qui n'est plus là. « Que l'on comprenne en tout cas ce que la vie m'a apporté en me donnant l'occasion de rencontrer cette femme » (p. 11), écrit-il. Une femme qui a su apprivoiser et comprendre l'homme introverti, « essentiellement un nostalgique », qu'il est. Un vieux promeneur qui arpente maintenant les cimetières en interrogeant sa mémoire.

Rédigé sous la forme d'un journal intime, une matrice qui ne nécessite pas de recul, ce témoignage spontané palpite d'une émotion universelle. Celle qui secoue tous ceux qui sondent maladroitement le vide douloureux laissé par la perte de l'être aimé. Et les autres qui, en silence et avec appréhension, se posent parfois cette question qu'ils se refusent à formuler entièrement : *Qui de nous deux ?* partira en premier.

GINETTE BERNATCHEZ

DANIELLE GOYETTE
Fantômes et esprits errants et *Magiciens et mentalistes*
Éditions Michel Quintin, Waterloo, 2011, 152 et 264 pages (Coll. « Québec insolite »)

En 2009, les Éditions Michel Quintin ont lancé la collection « Québec insolite », destinée aux amateurs de mystification et de surnaturel. C'est Danielle Goyette, rédactrice-pigiste depuis une vingtaine d'années, qui a signé tous les livres de la série. En adoptant une approche journalistique créative, elle a abordé chaque question débattue de manière à susciter l'intérêt de nombreux lecteurs – même ceux qui, généralement, se montrent peu sensibles à ces sujets. En 2011, deux nouveaux ouvrages se sont ajoutés au catalogue. La collection compte maintenant une dizaine de titres qui, uniment, aboutissent à cette conclusion : « Après tout, si c'était vrai ? »

Fantômes et esprits errants répertorie huit cas de lieux hantés plus ou moins célèbres au Québec : le Vieux Palais de Justice de L'Assomption, l'église anglicane St. Matthew's en Montérégie, les anciens locaux de la station de radio CHOM-FM à Montréal, le site historique de Grosse-Île… De nombreux témoins « posés », mais convaincus, décrivent et interprètent les phénomènes perturbateurs qu'ils ont observés ou dont ils ont été victimes. La plupart de ces manifestations se recoupent : objets qui se déplacent, bruits de pas, apparitions épisodiques de silhouettes aériennes, rengaines plaintives, coups sur les murs… Comme quoi, de l'au-delà, les esprits frappeurs entrent en jeu de façons similaires.

Pour les besoins du livre, l'écrivaine Louise Lacoursière s'est remémoré la nuit agitée qu'elle a passée en 1981 sous le toit de la mystérieuse Maison Trestler. Lorsqu'elle souligne que son compagnon, « le plus sceptique des sceptiques », a ressenti la même chose qu'elle, chape de plomb sur les épaules et froid pénétrant, son aventure soulève la curiosité.

Pour les scientifiques, les fantômes n'existent pas. En revanche, ils ont assurément donné naissance à de bonnes histoires de peur, des récits légendaires souvent générés par des événements funestes. Ces faits insolites appartiennent à la culture populaire ; ils introduisent des passages captivants. L'auteure donne également la parole aux sceptiques. En alignant des arguments cartésiens, ceux-ci se montrent on ne peut plus persuasifs. Mais leurs explications rationnelles réussiront-elles à convaincre les incrédules ? Surtout les Thomas qui ne croyaient pas aux fantômes, eux non plus, jusqu'à cette nuit sans lune passée dans ce chalet perdu situé juste à côté d'un ancien cimetière… BOUH !

Magiciens et mentalistes trace les profils biographiques de ceux qui ont forgé et de ceux qui forgent encore la petite histoire de la magie au Québec. De 1940 à 1970, les curés étaient en quête de divertissements sains pour leurs ouailles et un spectacle de magie apparaissait toujours plus inoffensif qu'une soirée dansante. D'ailleurs, le Grand Henri a même renoncé à son premier nom de scène – Satani – afin de poursuivre sa tournée des salles paroissiales. Sa fille Nicole, qui l'assistait déjà dans ses spectacles à l'âge de huit ans, brosse un tableau touchant de son père. Le Grand Marcis, Ivano, le Grand Stephano, Gary Ouellet… Ces noms, aujourd'hui tombés dans l'oubli, illustrent l'époque mémorable qui ouvrira la voie à des artistes réputés tels que : Alain Choquette, Luc Langevin, le mentaliste Gary Kurtz ou Yannick Lacroix, à l'origine de l'organisme Magiciens sans frontières.

L'auteure brosse les portraits de plus d'une vingtaine de magiciens québécois. Chacun d'eux s'inscrit dans un créneau personnel. Patrick Reymond pratique la micromagie à l'intention des enfants. Nicolas Gignac aime s'entourer d'animaux étranges pour exécuter ses tours de passe-passe. Marc Trudel multiplie les maladresses apparentes alors que Vincent C joue la carte du mauvais garçon en utilisant en spectacle couteaux, armes à feu et lames de rasoir. Au final, une seule magicienne : Ekaterina Dobrokhotova, une sorcière avant-gardiste qui a inventé un numéro qui met son iPhone en vedette.

Tous ces illusionnistes ont développé leur passion durant l'enfance. Les pionniers ont acquis leur art sur le tas tandis que ceux qui les ont suivis ont parfois mis à profit leurs champs d'études : les sciences pour Luc Langevin par exemple ou le génie mécanique pour Stéphane Bourgoin. C'est le Grand Marcis qui, en 1976, a fondé la première école de magie au Canada ; l'un de ses élèves, Yannick Lacroix, lui a succédé en renommant son école MagieStrale.

En menant sa recherche, l'auteure a recueilli plusieurs anecdotes amusantes. Ses sujets ont évoqué leurs parcours et les numéros qui les ont fait connaître. En toute simplicité, ils ont rendu hommage à leurs mentors et à la confrérie, mais il va sans dire qu'ils se sont bien gardés d'éventer leurs trucs et leurs astuces. En règle générale, les sceptiques apprécient le talent des magiciens. Grâce à leur dextérité, à leur intelligence, à leur inventivité et à un nombre incalculable d'heures de travail, ils réussissent à nous en mettre plein la vue. Comme le souligne Reymond : « La magie est l'un des arts les plus scientifiques ! Souvent, la technique du tour est plus impressionnante que le tour lui-même ». Même si à la faveur d'une formule magique l'illusionniste soulève un nuage de poudre de perlimpinpin. *Ali-baba, pyjama, qu'est-ce que tu fais là ? Pingui, pingo, pingo les noix*… Vous vous rappelez ?

Une facture propre à la collection affine le travail fouillé de Goyette. L'illustration sépia par exemple enrobe le texte d'une aura de mystère. En présentant des témoignages variés, en adoptant une structure homogène et en privilégiant un style alerte, « Québec insolite » offre à petit prix des lectures agréables, à la fois ludiques et enrichissantes. Des lectures qui n'occultent pas, rassurons-nous, le discernement des nuances.

GINETTE BERNATCHEZ

ROMAN

FRANÇOIS BLAIS
Document 1
L'instant même, Québec
2012, 180 pages

Chez François Blais, rien n'est superflu. Qui omet de lire attentivement ses citations en épigraphe, tirées d'œuvres de Thomas Hardy, *Tess d'Uberville* et *Jude l'obscur*, risque de manquer un des traits d'esprit de l'auteur, car s'y trouvent résumées les principales caractéristiques de ses personnages qui en portent les noms : 1) il vaut mieux vivre que ne pas exister du tout ; 2) malgré les apparences, il n'y a rien de comique sur terre. Qui pense que les deux premières phrases du roman sont rien qu'une jolie entrée en matière se trompe également : « Ce n'est pas pour faire mon intéressante, mais je pense que Jude et moi on est malheureux. L'envie de partir est certainement le symptôme le plus commun du malheur » (p. 9). Ce nouveau roman démarre sur une note sombre, mettant en scène deux individus, vivant, vous l'aurez deviné, à Grand-Mère. Si vous croyez être dû pour une autre rencontre avec des personnages auxquels nous sommes habitués, vous êtes quitte pour une autre erreur. Ces deux-là, pour tromper leur malheur, rêvent de partir à Bird-in-Hand, en Pennsylvanie. Vous croyez que c'est un nom impossible ? Allez voir sur *Google Earth*. (Ici, il faut résister à la tentation d'ouvrir une longue note infrapaginale et citer quelques toponymes ahurissants de villes ou de villages dénichés par Tess. En librairie, consultez la page 22). Pourquoi Bird-in-Hand ? La réponse est trop amusante pour la révéler.

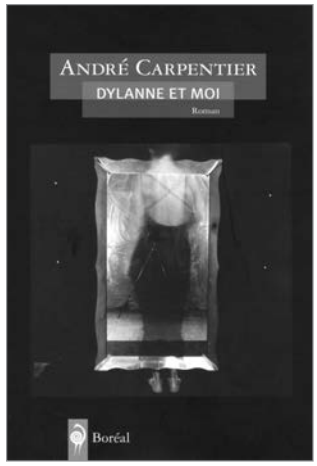
Dans un premier temps, nos deux amis décident de s'aérer l'esprit en survolant les États-Unis à l'aide de *Google*. Tout va bien jusqu'au moment où il faut poser un geste *concret* et acheter une voiture pour se rendre au bled rêvé. Comment se procurer l'argent ? Tess a l'idée du siècle : ils écriront un livre, un *road novel*, subventionné par le Conseil des Arts du Canada ! Ils trouvent un prête-nom en la personne d'un plumitif et... miracle ! Intitulé *Document 1* – rien que le titre est une trouvaille, vous verrez –, le lecteur suit (ou non) avec Tess les *Conseils à un jeune romancier* du célèbre auteur de best-sellers montréalais, Marc Fisher. Si vous ne les connaissez pas encore, vous ne tarderez pas à les savourer ainsi que la perception du travail littéraire qu'en développe Blais (p. 79).

Vous aurez deviné que ce livre est un délice, comme les précédents. La narration coule de source, le lecteur est mis à contribution, l'humour se fait encore plus incisif qu'auparavant, la critique du monde de l'édition est si désopilante (et juste) que vous croyez avoir la berlue. Du même coup, vous vous posez la question suivante : qui est sur la bonne voie – ces deux *losers* ou nous, lecteurs, assis bien confortablement dans notre fauteuil ? Les trouvailles littéraires, toujours spirituelles, sont légion. Les revirements de situation vous ébahiront. Juste quand vous croyez que pousser plus loin l'ironie est impossible, Blais vous prouve le contraire.

Vous allez vous amuser. En même temps, un inconfort certain s'installe. À vous de découvrir à quoi il est dû. Vous saurez que rien n'est *vraiment* comique sous le soleil.

Ne manquez pas ce livre, un acte de bravoure sur un fil de fer. Mais évitez de regarder en bas : il n'y a pas de filet.

HANS-JÜRGEN GREIF



ANDRÉ CARPENTIER
Dylanne et moi
Boréal, Montréal
2012, 134[2] pages

Les textes d'André Carpentier ne laissent jamais personne indifférent. Qu'il suffise de rappeler l'impact qu'ont produit en leur temps, par exemple, *Rue Saint-Denis* (1978), un recueil de nouvelles fantastiques, et *Du pain des oiseaux* (1982), dont la dimension magique tâtant de l'étrange a séduit plus d'un lecteur. On retrouve cet aspect mystérieux dans *Dylanne et moi*, sous-titré roman, mais qui pourrait sans doute appartenir aussi à la novella. Peu importe toutefois le terme générique, il faut convenir que nous sommes en présence d'un texte de grande qualité de par son ton profondément intimiste, qui prouve une fois de plus l'indéniable talent de Carpentier.

Rien de banal, dans ce récit bien dosé, bien imaginé aussi, dans lequel pas un mot n'est de trop, où chacun d'eux a son importance, comme chez Anne Hébert. En consultant un hebdo culturel branché montréalais, le narrateur, qui ne se nomme jamais, découvre une petite annonce invitant à « une expérience artistique à deux […] de préférence avec une personne qui serait tout le contraire d'artiste » avec la mention : « Galants s'abstenir » (p. 11). Après l'échange d'une série de courriels

avec l'artiste, Mademoiselle Dylanne, – de son vrai nom Dylanne Robert –, le narrateur, un médecin en convalescence à la suite d'un traitement contre le cancer, se présente à l'atelier, un loft, de l'artiste, une photographe professionnelle doublée d'un talent de sculpteure, ignorant tout de ce qu'il l'attend. Il est alors surpris par le concept exigé par l'artiste : il devra se mettre nu et, à l'aide d'une huitaine d'appareils, photographier la jeune femme, bien habillée, qui l'observera, lui, dans son plus simple appareil, alors qu'elle, réagira en sa présence. Cette expérience ne le laisse pas indifférent, bien au contraire, tant il semble communiquer par le regard avec cette femme qu'il quitte à regret à la fin de la séance sur l'ordre de l'artiste.

Après une mission humanitaire en Asie, il revient à Montréal et découvre une invitation de l'éditeur à participer à une séance de signature, au Salon du livre de Québec, d'un album de photographies, intitulé *Derniers regards*, dans lequel figurent deux photos de l'Homme nu – c'est le nom que l'artiste lui a donné – qu'il a captées, lors de cette mémorable séance. Il est toutefois stupéfait de constater que Dylanne, sans que le narrateur en dévoile la cause, est maintenant atteinte de cécité, d'où le titre de l'album.

La deuxième partie est consacrée à une nouvelle séance, elle aussi annoncée dans le même hebdo avec, cette fois, la note : « Galants accourir » (p. 75). Une fois de plus, le narrateur est l'heureux élu, même s'il a tout fait pour tromper l'artiste, qui l'a toutefois bien reconnu. Il doit, encore nu, jouer à l'animal traqué, en pleine nuit, dans le vaste atelier, poser et paraître, se rendre en somme disponible à l'artiste qui manipule les appareils, tout en laissant libre cours à ses émotions et à la création. Cette séance, différente de la première, outre qu'elle épuise les deux participants, laisse deviner que l'homme est loin d'être à l'aise en présence de la femme dont le regard semble le confiner à un terrible sentiment de solitude.

Nouvel album, *Dérobé de la nuit*, nouvelle séance de signature, de retour d'une mission en Afrique, où, cette fois, il doit participer en tant que co-auteur puisqu'il a été le seul à participer à cette autre expérience. Nouveau départ pour une autre mission en Haïti, à la suite du tremblement de terre de décembre 2010. À son retour, il apprend le décès tragique de l'artiste, ce qui l'affecte profondément et le laisse perplexe.

Dylanne et moi se veut une réflexion sur l'art et sur l'artiste, au sens large du terme, qui permet à l'art d'arriver, d'advenir, d'exister. À sa façon et grâce à son talent, Dylanne réapprend à l'Homme nu à (re)vivre, à la suite de sa maladie, à regarder son corps et, par le regard de l'autre, à voir ce qui se passe autour de lui, à s'accepter, à accepter ce corps, attaqué, comme il le dit, par un « banc de piranhas » (p. 13). Les deux séances auxquelles il s'est entièrement livré lui ont fait oublier sa maladie, tout en lui faisant découvrir la complicité possible entre deux êtres, la beauté des corps et, surtout, l'intériorité nécessaire à la compréhension de l'autre.

Quel beau texte et quelle belle leçon !

AURÉLIEN BOIVIN

MARTINE DELVAUX
Les cascadeurs de l'amour n'ont pas droit au doublage
Héliotrope, Montréal
2011, 171 pages

L'illustration de la page couverture annonce bien l'orientation du roman, un enchevêtrement d'escaliers, de portes closes, de poutres qui supportent on ne sait trop quoi – le Piranèse en aurait fait ses délices et produit une autre version de ses *Prisons*. C'est précisément dans un endroit clos que nous catapulte ce nouveau roman de Martine Delvaux : le corps et le cœur d'une femme prise d'une rage que l'on croirait inexprimable. Ces mots, on peut les penser, mais les écrire ? Pour que le lecteur les lise à haute voix ? Un autre ton, ce combat contre un homme serait opératique, *Médée* ou *Lucia di Lammermoor*. Mais l'auteure a trouvé le rythme, la disposition,

les focalisations internes (il y en a beaucoup) qui conviennent. Et surtout les mots, des armes parfaites, solides, capables de transpercer la plus solide des armures. À la fin du livre, la narratrice peut pousser un soupir de soulagement : mission accomplie. L'adversaire est anéanti.

Imaginez une Montréalaise qui rencontre un beau Tchèque. C'est le coup de foudre. L'homme n'est pas seulement séduisant, il est tendre, il dit qu'il l'aime. Elle est complètement sous le charme, l'autre est non seulement l'amour, mais l'homme de sa vie, le prince sorti du conte. Le mariage civil se fait à Montréal où ils s'installent : « C'est comme si on avait été fabriqués l'un pour l'autre... » (p. 21).

Le rêve dure vingt mois.

Dès que l'homme sait qu'elle est prise dans son filet, il se fait péremptoire, arrogant, traite sa femme en bonne à tout faire, attire d'étranges amis (on dirait une secte qui ne vit qu'à travers sa parole), déplore l'absence de culture russe, émet des opinions farfelues et devient furieux si elle ose formuler une réserve. Il insulte ce qu'il perçoit de Montréal, du Québec : « Tu disais avec dégoût que le Québec est un pays dépourvu de toute spiritualité » (p. 52), « que la démocratie est un autre visage du fascisme. Pour toi, mon pays était une serre où les humains vivaient sous respiration artificielle. Tu disais qu'on était fragiles, périssables, qu'on avait peur de tout. Tu hurlais contre notre manque de tradition culinaire et nous accusais dans un même souffle de ne penser qu'à manger » (p. 84). Si la narratrice peut relater les remarques de cet homme avec autant de précision, c'est parce qu'il a tenu un journal sur le web où il a vomi tout ce qui lui déplaisait ici. Il est parti pour Prague, laissant derrière lui jusqu'à ses chaussettes puisqu'il était sûr de l'amour inconditionnel qu'il inspirait. Si elle n'avait pas suivi son instinct pour s'enfuir à Rome au lieu de le rejoindre à Prague, il l'aurait subjuguée pour recommencer son jeu cruel. Mais à Rome, seule, elle écrit son histoire, y met le point final, celui qui ne permet aucun retour. « En t'écrivant, je mets en pièces ton image » (p. 142).

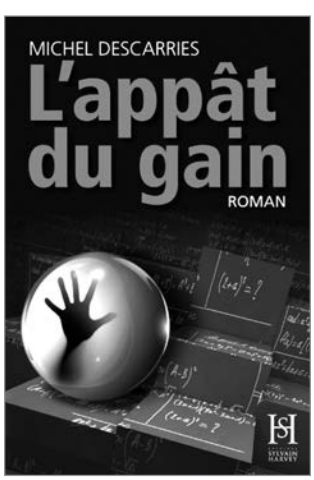
On sort épuisé de ce récit. Chaque page reflète la rage de la femme qui a trop longtemps fermé les yeux devant son erreur. En faisant revivre cette relation, elle prend ses distances, observe, constate, évalue, pour se retrouver, blessée, mais en train de guérir : quand on est capable d'écrire sur ce qui nous a profondément marqué, c'est parce que les coups de l'adversaire ne font plus mal. Nous grattons les cicatrices tout en fourbissant nos armes.

HANS-JÜRGEN GREIF

MICHEL DESCARIES
L'appât du gain
Éditions Sylvain Harvey, Québec
2012, 281 pages

Et si la valeur attendait le nombre d'années, contrairement au proverbe bien connu ! À 82 ans bien sonnés, Michel Descaries, qui a œuvré une bonne partie de sa vie dans le milieu des affaires et de la finance, publie un quatrième roman. *L'appât du gain*, un thriller à l'américain, se déroule dans l'univers passionnant de la recherche scientifique avec, en toile de fond, les agissements de personnages véreux et sans scrupules reliés au monde interlope, désireux de s'emparer des découvertes de plus intelligents qu'eux.

Professeur chercheur à l'Université McGill, David Nercovac, détenteur d'un doctorat en physique du MIT, se prépare à breveter, après des années de recherche, ses deux nouvelles inventions : deux Boules, l'une, domestique, l'autre industrielle, qui, une fois commercialisées, révolutionneront le monde entier par leurs nombreuses utilisations. Entre autres transformations, la Boule domestique, propre à blanchir le linge sans besoin ni de savon ni de détersif, risque d'acculer à la faillite la Brixton Chemical Corporation, multinationale en savonnerie, qui détient presque le monopole en la matière avec sa cinquantaine



d'usines disséminées à travers le monde. Le savant scientifique se lie d'amitié avec Claude Lacroix, une jeune avocate d'une firme montréalaise, dont la Brixton, ayant son siège social à New York, est un important client. Cette amitié a tôt fait de se transformer en amour mais le mariage est rapidement perturbé, peu après que Susan Cabot Brixton, la présidente de BCC et de la Fondation Brixton, qui s'occupe de cinq hôpitaux, dont le Bronx Memorial de New York, eut été victime, elle aussi, d'un attentat, en compagnie de son nouveau compagnon, le docteur Mark Johnson, un colosse qui lui a sauvé la vie dans le métro new-yorkais alors qu'elle était menacée par des jeunes truands. Des tractations ont lieu, des alliances sont signées, de nouveaux événements tragiques se succèdent, car des mafiosi reliés au cartel de la drogue bolivien veulent s'emparer de la découverte et l'exploiter à leur profit. Certains de ces événements sont pour le moins surprenants et frisent peut-être l'invraisemblance, en particulier la facilité avec laquelle la maîtresse du mari de Susan Cabot Brixton parvient, avec l'aide d'un avocat véreux, l'ancien patron de Claude Lacroix, à subtiliser le prototype de la Boule domestique, que le scientifique a pris soin de déposer dans un coffret de sûreté pourtant bien gardé à la Banque Royale de la Place Ville-Marie. Le geste qu'a posé un fidèle serviteur de la présidente de la BBC, dévoilé uniquement après sa mort, est, lui aussi, étonnant de la part d'un homme qui n'a jamais osé faire du mal à une mouche.

Mais je dois avouer que l'intrigue, malgré quelques exagérations, est bien menée et que le romancier s'est bien documenté pour décrire le milieu qu'il met en scène. En multipliant les rebondissements, qui contribuent à relacer l'action, d'un chapitre à l'autre, il fait la preuve qu'il connaît l'art de susciter l'intérêt auprès de ses lecteurs et lectrices.

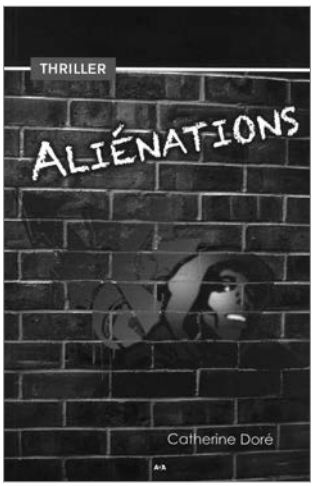
J'ai noté, çà et là, quelques fautes qui ont échappé au correcteur (p. 129, 141, 220, 252, 254). Il aurait fallu écrire « avantages sociaux » et non « bénéfices marginaux » (p. 109), qui est un anglicisme. Mais, en général, l'écriture est de belle qualité, fluide, juste, et le style, coulant, vivant, intimiste même à certains endroits. Il faut espérer une autre histoire de la part de cet écrivain tardif, comme Philippe Aubert de Gaspé avec ses *Anciens Canadiens*, qu'il a publié à l'âge de 76 ans, ou encore Claire Martin, qui a entrepris une deuxième carrière alors qu'elle avait franchi le cap des octogénaires.

AURÉLIEN BOIVIN

CATHERINE DORÉ
Aliénations
Édition AdA, Varennes
2012, 484 pages

Les amateurs de violence et de sensations fortes seront servis à souhait avec *Aliénations*, le troisième roman de Catherine Doré, qui nous avait déjà donné deux thrillers, *Morts virtuelles*, en 2007, et *L'exécuteur*, en 2005. L'intrigue de cet autre thriller, qui porte cette fois sur les gangs de rue, se déroule dans plusieurs quartiers de la ville de Québec, avec quelques petits crochets à Montréal. On y retrouve le sergent-détective Simon Bédard, qui fait encore équipe avec son collègue Cyrille Gingras. Même s'ils ne s'entendent guère, ils enquêtent ensemble sur le meurtre d'une adolescente de quinze ans à peine, dont le cadavre, mutilé, a été trouvé dans les décombres de l'ancienne église Saint-Vincent-de-Paul. C'est à son ami Simon que fait appel, à peu près en même temps, Marie-Paule Chevalier, dont la nièce, Émilie, est disparue, alors qu'elle s'apprêtait à accompagner ses parents, diplomates au Japon. On sait qu'elle a rencontré un Noir, Thomas, un membre des Mainstreet Boys, qui tentent de s'emparer du trafic de drogue et des jeunes femmes sur tout le territoire de la ville, malgré la présence des Hells Angels. C'est en suivant Émilie dans sa fugue avec Thomas que l'on côtoie les membres de la gang, que Marie-Paule parvient à infiltrer grâce à un prisonnier, Peter McTavish, qui purge une peine de prison à vie, après que sa fille eut été assassinée et qu'il eut administré sa propre justice. D'autres meurtres surviennent, des luttes entre gangs sont enclenchées, alors que Bédard, qui préfère plutôt le lit d'une ancienne prostituée recyclée en chef d'un réseau de fraudeurs de cartes de crédit, au lieu d'apporter son aide à son ex-petite amie Marie-Paule, qui lui en veut, on peut le comprendre. C'est finalement une guerre entre les gangs qui remettra de l'ordre dans la ville et permettra aux policiers de souffler quelque peu, surtout que Bédard sera, à son tour, la cible de quelques sbires. Et le coupable sera finalement pincé, mais au prix de quelques autres meurtres tous aussi crapuleux les uns que les autres.

Catherine Doré n'a pas froid aux yeux et connaît bien le monde des gangs de rue, de la drogue et de la prostitution juvénile. Elle ne craint pas de décrire des scènes sordides, au point qu'il faut recommander de ne pas lire certains passages avant le petit-déjeuner… Pour faire encore vrai, elle ne manque pas non plus de tomber dans la vulgarité. Il y a des passages à ne pas mettre entre toutes les mains, dirait Hervé Jodoin, le libraire du roman du même titre de Gérard Bessette. Il faut toutefois reconnaître que la romancière sait susciter l'intérêt et elle le fait dans une langue fluide, agréable, juste. Il est toutefois dommage qu'il y ait tant d'expressions anglaises et d'argot, qu'elle a puisées dans les milieux qu'elle décrit et que tous les lecteurs ne connaissent pas, ce qui peut être frustrant. Mais voilà tout de même un roman à lire qui plaira à ceux et celles qui veulent en savoir davantage sur ce qui se passe dans ces milieux,

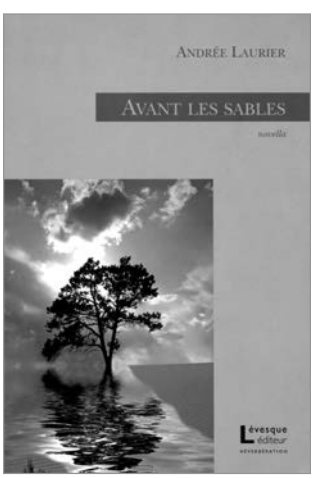


qui occupent l'actualité depuis quelque temps dans la ville de Québec et sans doute ailleurs au Québec et dans le monde.

AURÉLIEN BOIVIN

ANDRÉE LAURIER
Avant les sables
Lévesque éditeur, Montréal
2011, 124 pages
(Coll. « Réverbération »)

S'insérant entre *Le romanef* (2011) et *Horizons navigables* (2006), *Avant les sables* représente le volet central d'un triptyque qui se joue de la chronologie. Dans ce dernier opus, Andrée Laurier reprend le personnage « verrouillé » de Myriam B. Gers au cours d'un épisode crucial de sa vie. Ainsi, au milieu du cycle ouvert qu'elle a imaginé, l'écrivaine provoque à l'intention de son héroïne une rencontre extraordinaire qui deviendra la prémisse à sa fuite vers le



désert, lieu de réflexion (*Horizons navigables*). D'où le titre de cette *novella* étrange fabriquée à première vue d'une substance éthérée qui sécrète les éléments de la renaissance imminente de Myriam B. Gers.

Claustrée chez elle, celle-ci esquisse une tentative éperdue pour se rapprocher de la réalité. En voulant se rendre au café situé juste en face, elle perd pied. Spontanément, deux étrangers la rattrapent : Alba, une jeune Anglaise qui souhaite travailler dans le domaine du tourisme, et Yacek, un étudiant en droit d'origine slave. « Myriam lisait mieux dans les êtres depuis que le sien propre lui échappait » (p. 7). Aussi, acceptera-t-elle l'idée de laisser ces deux anges gardiens entrer dans sa vie. La jeune femme est épileptique, ses membres refusent parfois de lui obéir, ses sens s'atrophient, mais elle est surtout accablée d'un mal obscur qui l'attire vers la mort. Un mal-être généré par son incomparable beauté. « Il n'y avait aucune vraie place pour la beauté de Myriam B. Gers » (p. 11). Entre les bras de ses sauveteurs, cette « belle aux abois dormant » n'est plus qu'une flamme vacillante qui menace de s'éteindre à chaque instant, toutefois, grâce à leur soutien sans faille, Alba et Yacek attiseront les désirs indistincts de celle qui est devenue pour eux bien plus qu'une amie.

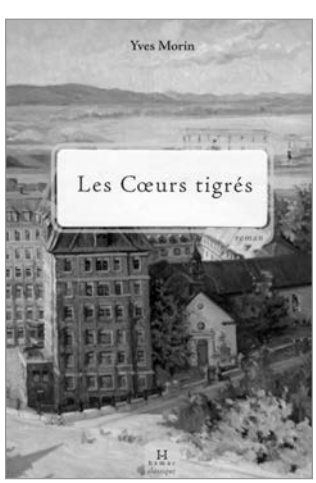
Laurier explore un univers intime très particulier. Elle écrit avec un abandon voluptueux qui réclame sans doute la même chose de la part du lecteur. Porté par une langue poétique et un lyrisme contenu, son récit, essentiellement tendu vers un point lumineux, s'élève au-dessus des contingences du quotidien. Certes, son héroïne conservera son mystère, mais pour la décrire je reprendrai les mots de Mauriac : « Quelle âme fiévreuse habitait ce corps frêle ! ». Voilà certes une lecture qui soulève de vastes pans de rêves.

GINETTE BERNATCHEZ

YVES MORIN
Les cœurs tigrés
Les éditions du Septentrion
Québec, 2011, 446[1] pages
(Coll. « Hamac classique »)

En 1965-1966, alors jeune cardiologue à l'Hôtel-Dieu de Québec, le plus vieil hôpital d'Amérique, le docteur Yves Morin est confronté à une nouvelle maladie mortelle qui affecte essentiellement de bons buveurs de bière de la ville de Québec. Les plus âgés se souviendront alors du scandale de la bière Dow, qui a provoqué l'hospitalisation d'une cinquantaine de patients, tous des hommes fréquentant les tavernes de Québec, et la mort de vingt d'entre eux, semant ainsi la consternation dans le milieu médical et dans la population, il va sans dire.

C'est cette histoire tragique qu'exploite le docteur Morin, auteur de plusieurs articles scientifiques sur le sujet, qu'il transforme toutefois en roman par la lunette de son imaginaire. *Les cœurs tigrés*, – c'est le nom de la maladie –, est à la fois un roman autobiographique et un roman historique, puisque, au fil du récit, le narrateur, lui aussi cardiologue à l'Hôtel-Dieu, le double de l'auteur, refait toute l'histoire de cette tragédie, remontant même plus loin dans le temps, grâce à de courts entretiens qu'il imagine avec sœur Sainte-Geneviève, une Augustine, qui le renseigne sur



l'histoire de sa communauté et sur la venue à l'Hôtel-Dieu, que les religieuses viennent de fonder, du premier médecin, Jean de Bonamour, un Breton, confronté lui aussi à son arrivée avec une maladie mortelle dont il est incapable de découvrir la cause. Les religieuses, tout comme le jeune médecin, s'entendent toutefois sur la cause de cette maladie : la bière que brassent les employés de la brasserie que Talon a mise sur pied pour contrer les désastres du mauvais alcool qui circulait alors dans la jeune colonie.

Bien secondé par un interne de service, Ernest Duplin, un jeune stagiaire français récemment débarqué à Québec, et par un savant pathologiste, le docteur Jean-Louis Malenfant, le narrateur travaille d'arrache-pied pour trouver les causes de la maladie et, si possible, pour l'éradiquer. Les patients qui se présentent à l'urgence les uns à la suite des autres souffrent tous des mêmes symptômes : perte complète d'appétit solide, teint bronzé avec reflets bleutés, – ce que les médecins n'ont jamais vu –, fibres musculaires relâchées, taux de globules rouges anormalement élevé, aspect tigré du muscle cardiaque, d'où le nom donné à cette maladie. De plus, ils ont tous la même position du tronc, à leur arrivée : « tête tournée à droite, main gauche posée sur le thorax, jambes fléchies » (p. 50-51). Quand meurt le premier patient, c'est la panique au sein du personnel médical car, si « la mort est toujours un échec inacceptable[, l]a mort sans diagnostic est un échec impardonnable » (p. 65), surtout quand le patient est à peine âgé de vingt-cinq ans. C'est à la recherche de la cause de ce diagnostic que s'emploie le triumvirat formé du cardiologue traitant, de l'interne Duplin et du pathologiste, remontant jusqu'à l'échec du docteur Bonamour devant cette maladie, qui n'affecte que les buveurs de bière, celle de la brasserie de Talon, comme celle de la brasserie Dow de la seule ville de Québec. On

connaît la suite : Talon a fermé sa brasserie et la compagnie Dow, incriminée, a eu beau défendre sa recette, elle a dû avouer qu'elle avait procédé à l'ajout d'une substance, le cobalt, qui avait la propriété de mousser la bière. Et la fin du roman nous réserve une belle surprise pour expliquer les mortalités des buveurs de la bière de Talon, survenues trois siècles plus tôt. L'ajout de cette substance sera par la suite interdit à l'échelle mondiale, grâce aux travaux du personnel de l'Hôtel-Dieu de Québec. La brasserie Dow sera forcée de fermer son usine à Québec et la compagnie disparaît peu à peu.

Le récit du docteur Morin, aujourd'hui à la retraite, est fort bien mené et, surtout, richement documenté. La narration, confiée au médecin traitant, se présente comme un véritable suspense, comme une vraie enquête médicale, d'où l'étiquette de « thriller médical » que l'on a accolée au roman. L'insertion des entretiens du médecin narrateur avec sœur Sainte-Geneviève, Sainte-Gene, pour les intimes, est une belle trouvaille, qui ajoute à la crédibilité du narrateur et qui permet d'unir les deux époques. Quant à l'évocation du tableau du frère Luc, peint sous l'intendance de Talon et qui reproduit un patient atteint de la maladie dans la même position que les malades de 1965, il prouve hors de tout doute que la maladie avait déjà circulé à cette époque lointaine, sans que, faute de moyen, le docteur Bonamour ait pu l'identifier, lui qui a perdu son poste pour avoir voulu fermer la brasserie de l'intendant et qui a dû rentrer en France, sans que le romancier ait pu le retracer.

Voilà certes un roman à lire et à relire avec intérêt, car l'histoire racontée est passionnante et écrite dans une langue accessible, malgré les explications scientifiques du narrateur (et de l'auteur) sur les causes de la maladie et sur la description des symptômes des malades. Pour ceux et celles qui veulent en savoir davantage, l'auteur les invite à consulter un site Internet (wwwcoeurstigres.ca) pour y découvrir un lot de documents d'archives, de photos et illustrations, de cartes, plans, références et plus encore. Avec ce roman, Yves Morin a remporté le prix de la Ville de Québec et du Salon du livre pour l'année 2011.

AURÉLIEN BOIVIN

HÉLÈNE RIOUX
Nuits blanches et jours de gloire. (Fragments du monde III)
XYZ, Montréal
2011, 241 pages
(Coll. « Romanichels »)

Avec le premier volet de la tétralogie *Fragments du monde*, Hélène Rioux avait vu son *Mercredi soir au Bout du monde* (2007) couronné par le Prix France-Québec, le prix Ringuet, en plus d'avoir été finaliste au prix du Gouverneur général et au prix Biblioblog. Il n'est pas surprenant qu'après un tel succès, la suite ait été fortement attendue. Comme de raison, *Âmes en peine au paradis perdu* (2009) a été accueilli de façon enthousiaste : comment résister à ce kaléidoscope de

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE
nouveauté
Marc Séguin
La foi du braconnier
Un chasseur désillusionné part à la conquête de l'Amérique mythique.
Prix des Libraires 2010
978-2-89406-326-2 | 160 p. | 9,95 $
BQ
Les romans d'hier à aujourd'hui
www.livres-bq.com

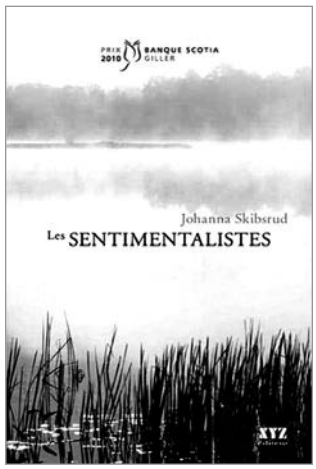
caractères aussi variés que celui de Jean-Charles Dupont (Charlou), propriétaire du restaurant Bout du monde, situé rue Saint-Zotique, du compositeur Liri, de Daphné, danseuse nue, du critique de théâtre new-yorkais Andy Newman (alias Never mind) Bloch, des chauffeurs de taxi Diderot Toussaint et Raoul Potvin, de traducteurs, d'actrices, d'écrivains, d'une jeune fille en fugue, d'un poète triste, d'un pauvre soupirant sans guitare, sans oublier un billet de loto valant 203 000 dollars et qui va – qui sait ? – provoquer un cataclysme. J'en laisse de côté certains, comme ce professeur d'anglais désœuvré, le petit cireur de chaussures dans le métro de Mexico City, l'héroïnomane Vicky, ou encore le jeune homme au début de la trentaine qui apparaît souvent à l'approche d'une catastrophe pour disparaître aussitôt, sans jamais dire un mot. Il y a beaucoup d'autres personnages encore, hilarants ou attristants. Jamais, ils ne nous laissent indifférents. Contrairement à certains livres de l'auteure, les trois parties de la tétralogie sont impossibles à résumer, et pour cause : il faudrait remonter la filière et le temps, dévoiler les effets de surprise (ce qui reviendrait à faire injure à l'auteure). Et puis, cette faune est si variée qu'un tel exercice ne pourrait engendrer qu'une malheureuse confusion chez le lecteur de cette rubrique de *Québec français*.

Chez Rioux, les personnages, plus grands que nature, sont condensés en quelques scènes brèves dont l'intensité fait soupirer d'aise le lecteur tout en l'incitant à les relire pour mieux savourer l'art du dialogue que l'auteure maîtrise à un rare degré. Les échanges verbaux sont parfaitement adaptés au milieu d'origine, des quartiers pauvres montréalais à Outremont, en passant par la grande bourgeoisie de New York. Les humbles et les aristocrates, les prétentieux et les ambitieux s'expriment dans le ton qu'il faut, utilisent le vocabulaire qui convient. Le rythme des propos, les descriptions des lieux – l'auteure a une préférence pour le Mexique et l'Espagne –, des mets, des odeurs, des parfums, des couleurs, tout concorde harmonieusement sans que les techniques de la composition ou de la narration paraissent. Ici, le monde s'est disloqué. Nous en apercevons justement des *fragments*, parfois des épaves ayant gardé des traces de leur ancienne splendeur. Ou encore, nous suivons la sortie définitive de tel ou tel protagoniste pour assister au miracle de la recomposition d'une partie de cet immense casse-tête. Toujours nous sommes sous l'emprise de l'écriture impatiente, aux phrases brèves, écriture impérieuse par ses conclusions (les « chutes » des chapitres). Car la narration nous dirige déjà vers une autre scène, en train de se dérouler ailleurs.

C'est le récit au présent qui confère aux romans de Rioux cette force de nous pousser en avant. « Regardez ce qui se passe ici, nous dit-elle. Mais tournez-vous, ouvrez les yeux et plongez dans cet autre drame ou comédie, vous m'en donnerez des nouvelles ! » Gare à vous d'accepter cette invitation. Si vous le faites, la lecture au premier degré vous guette. Si vous succombez, vous dévorerez. Mais promettez-vous de relire le livre pour l'apprécier à sa juste valeur et, si vous ne connaissez pas encore les deux volumes précédents, joignez-vous à ceux et celles qui continuent à observer la foule des habitués du Bout du monde. Allez-y avant que le menu change et que Marjolaine, la cuisinière, soit mise à la porte, elle et son incomparable pâté chinois et la meilleure poutine qui soit. Les spectres rôdent : progrès, clientèle huppée, cuisine moléculaire... Le sort – Hélène Rioux – décidera de la destinée des fidèles du restaurant qui nous sont devenus chers et familiers. Merci, madame Rioux ! Et aux lecteurs : patience pour le dernier volet, jusqu'en 2013 !

HANS-JÜRGEN GREIF

JOHANNA SKIBSRUD
Les sentimentalistes
Traduit de l'anglais par Hélène Rioux
XYZ éditeur, Montréal
2011, 244 pages



Dès sa parution en 2010, ce premier roman de Johanna Skibsrud, originaire de la Nouvelle-Écosse, a fait des malheurs. En quelques semaines, la maison d'édition se trouvait en rupture de stock. La même année, la jeune inconnue (qui a tout de même publié deux recueils de poésie et a été finaliste au prix Gerald Lampert) gagne le prix Giller, la distinction la plus convoitée au Canada anglais. Un an plus tard, son livre paraît dans la superbe traduction d'Hélène Rioux qui, elle, vient de publier, également chez XYZ, son non moins sublime (mais très différent) *Nuits blanches et jours de gloire*.

Le succès de Skibsrud n'est pas dû au hasard. Cette brève saga vient à point nommé. Quarante ans après la désastreuse guerre au Vietnam, la narratrice raconte la mort de son père, Napoleon Haskell, ancien *marine* brisé par le souvenir d'un terrifiant épisode qui s'est déroulé le 22 octobre 1967 à Quang Tri. À la suite de la mort d'un membre du commando, « Bravo 6 » a donné ordre de brûler le village et d'abattre tous les habitants (ne sont mentionnés que les enfants et les femmes). Pour Haskell, avoir participé à la boucherie est trop lourd à porter. Il se confie au chapelain qui fait son rapport au major. Résultat : le lieutenant responsable du massacre se retrouve devant un tribunal militaire. Haskell est le seul membre du groupe à témoigner contre lui. Voilà pour la trame de fond du roman, empruntée à un événement réel.

Cependant, le propos principal de Skibsrud ne consiste pas à raviver les circonstances de ces meurtres, un acte résultant de la loi du talion. Elle montre plutôt ce qu'il advient d'un homme dont la vie est anéantie à cause de son vécu. Par touches superposées, la narration – d'une extraordinaire subtilité – suit l'existence de ce père de famille adoré par ses deux filles, incapable de s'insérer dans la normalité de la vie américaine des années 1970. Après la marijuana, l'alcool, la séparation d'avec sa femme, il ne lui reste que la fuite auprès de son vieil ami Henry, cloué dans un fauteuil roulant. Ce dernier, aveuglé par le désespoir après la mort de son épouse, avait heurté un mur avec sa voiture. Il est le seul à comprendre quel fardeau porte Haskell, car le jeune opérateur radio, celui qui a été tué à Quang Tri, était le fils de Henry. Une tragédie dans le sens propre du terme, puisque les dieux ont choisi et condamné sans appel des humains pour qui l'avenir aurait pu être aussi radieux que celui des autres. Mais le sort s'acharne, implacable, sur ses victimes.

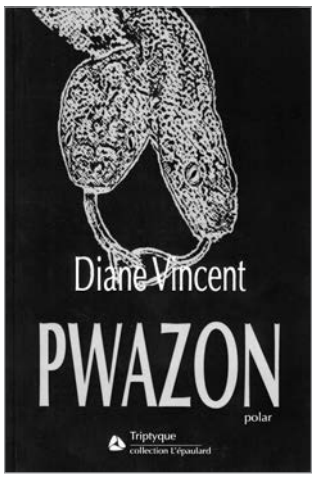
Comment reconstruire par la mémoire la vie de tels hommes ? Skibsrud ne tombe jamais dans le piège de la fausse compassion, ne se fait pas moralisatrice et n'accuse ni Dieu ni personne des injustices infligées aux personnages, au contraire. La vie des deux amis au bord d'un lac, cadre de scènes paisibles, champêtres, couvre leurs tourments, à l'image de l'eau qui a englouti leur ancien village. L'auteure procède par traits délicats, nuancés. Elle superpose ses propres pensées à ce qu'elle devine dans les yeux

du père, ce qu'elle entend dans la toux du mourant. À bord d'un bateau – symbole lourd de sens tout au long du texte – elle et le père glissent par-dessus les maisons, l'église, le chemin, les clôtures du village noyé. Pourtant, Henry et Napoleon *savent* que, sous la surface lisse du lac, existent les débris de leurs rêves. Ces hommes ne peuvent plus rien entreprendre ni achever un projet. Impuissants devant le destin, ils ont abandonné la partie et se sont résignés. Ne reste que le souvenir, qui ressort au moment où l'on ne s'y attend pas : « C'est étrange de tomber sur une chose qu'on a si longtemps crue perdue qu'on ne ressent plus son absence. Comme si, après avoir trébuché dans le noir contre une dernière marche imaginaire, on la retrouvait un jour sous ses pieds, comme si elle avait toujours été là » (p. 124). La traduction d'Hélène Rioux a réussi à garder le ton de l'original et son intensité, cette fluidité de la pensée et la fugacité d'un dernier été au bord d'un lac. Ce livre, où l'un comprend la tristesse et le chagrin de l'autre mieux que les siens, demeure profondément émouvant. À lire, le cœur ouvert et à tête reposée.

HANS-JÜRGEN GREIF

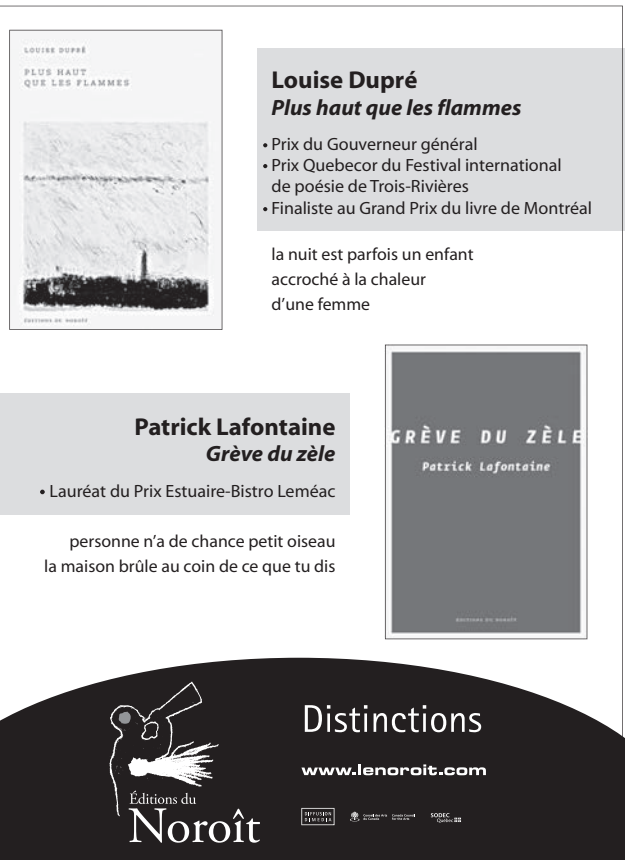
DIANE VINCENT
Pwazon
Éditions Triptyque, Montréal
2011, 285 pages
(Coll. L'Épaulard)

Troisième polar de Diane Vincent, professeure de sociolinguistique à l'Université Laval, après *Peaux de chagrins* (2009) et *L'épiderme* (2007), *Pwazon* permet aux lecteurs et lectrices de renouer avec l'inspecteur Vincent Bastianello et sa fidèle compagne Josette Marchand, la massothérapeute, qui, une fois de plus s'immisce dans l'enquête que mène Bastianello pour tenter de résoudre le meurtre de Victor-Henri Ferrand, frère d'un jeune prodigieux tennisman montréalais d'origine haïtienne, Maxime-Pierre Ferrand, surnommé le



Prince. Cette fois-ci, toutefois, le couple est forcé de travailler à distance puisque Josette a été recrutée, grâce à ses talents et à sa réputation, par le clan Ferrand pour s'occuper de l'athlète à son lieu même d'entraînement en banlieue de Barcelone et pour le suivre dans le sgrandes villes où sont présentés les tournois du grand chelem. C'est d'ailleurs juste à la veille de celui de Roland Garros à Paris que le meurtre a eu lieu en plein jour dans le quartier Montréal-Nord, sans que le champion ne perde sa concentration, devenant le premier Québécois à remporter un si important titre sur le circuit, exploit qu'il répétera, environ deux mois plus tard, en remportant la Coupe Rogers, prouvant du coup son talent et sa force de caractère. Car, juste avant ce tournoi, un autre membre de sa famille, un frère adoptif du champion, est découvert dans un entrepôt délabré du quartier Saint-Michel, mortellement mordu par un serpent-tigre. Juste, tel est son prénom, est un être pour le moins bizarre, qui a importé illégalement plus d'une centaine de reptiles dont on apprendra par la suite qu'ils servaient la gent criminelle. Alimentent encore l'intrigue, savamment tissée, une incursion dans le monde du vaudou, d'où le titre du roman en créole, des mangas, des reptiles et des personnages souvent étranges qui ont entre eux des rapports tout aussi étranges, mystérieux, animés de la mission, du moins me semble-t-il, de susciter l'intérêt jusqu'à la fin, sans qu'il soit possible, même pour le lecteur le plus futé, de découvrir le meurtrier et ses motivations.

En acceptant un poste de massothérapeute auprès du champion, Josette est bien placée pour surveiller, sans se trahir, ce qui se passe autour de Maxime-Pierre et de croiser ses découvertes avec celles de son amant, qui, lui, n'hésite pas à s'installer au cœur même du quartier Saint-Michel pour épier les agissements de certaines gens.

Il y a bien, çà et là, quelques éléments pour le moins surprenants dans cette enquête du couple Bastianello-Marchand, sans toutefois que la vraisemblance soit affectée. Il faut avouer que Diane Vincent sait construire une intrigue, comment la doser et l'organiser pour forcer ses lecteurs, qu'on peut souhaiter nombreux, à poursuivre jusqu'à la fin. Vivement une nouvelle enquête de cette auteure en voie de se tailler une place enviable dans le milieu du polar.

AURÉLIEN BOIVIN